

HYGIÈNE.



DES ALIMENTS.

DEUXIÈME ARTICLE.

A présent, Mesdemoiselles, que, grâce au chimiste éminent dont nous suivons les pas, vous connaissez l'insuffisance des aliments que la spéculation décore de tant de noms pompeux, il faut que je vous révèle les sophistications que l'esprit de lucre et la mauvaise foi font subir aux denrées alimentaires. Ici encore M. Payen nous servira de guide, et, quoique je me plaise à croire que vous vivez dans le monde le plus honnête possible, je pense qu'il vous sera agréable de pouvoir reconnaître la qualité et la pureté des substances que vous achetez.

BEURRE. Cette substance est extraite, par le battage, du lait ou de la crème. Dans de certains pays, on obtient un beurre délicat, crémeux, doué d'un bouquet agréable ; souvent, dans le voisinage de ces mêmes contrées, le beurre offre des caractères tout différents ; son aspect et sa saveur ont quelque chose de repoussant. Les beurres colorés naturellement d'un jaune un peu orangé sont, en général, les meilleurs.

On conserve, pendant dix à douze jours, le beurre frais, en le foulant énergiquement dans des vases de grès et en le recouvrant d'une couche d'eau, que l'on a eu soin de faire bouillir, et qu'on a laissé refroidir. Il faut renouveler l'eau chaque jour. On sale ou l'on fond le beurre lorsqu'on veut le conserver plus longtemps. Pour le saler, on lui fait subir plusieurs lavages à l'eau fraîche, on le laisse bien égoutter, et on le pétrit avec de quatre à huit pour cent de son poids de sel blanc très-sec et très-fin. On le foule ensuite dans des vases de grès neufs, on couvre la superficie d'un rond de linge clair, sur lequel on étend une couche de sel blanc, dépassant un peu les bords du vase. On recouvre le tout d'une toile serrée, fortement tendue et fixée autour du grès.

Dans la vente du beurre se pratiquent des fraudes que nous devons signaler. Souvent on enveloppe du beurre de mauvaise qualité dans du beurre de premier choix. Pour découvrir cette fraude, il suffit d'avoir une sonde, que l'on fait pénétrer jusqu'au centre de la motte. On vend aussi des beurres mélangés avec des pommes de terre cuites, écrasées et passées à travers un tamis. Si vous avez quelque méfiance, faites fondre une partie

de votre beurre dans de l'eau tiède, et laissez reposer ensuite. Les matières étrangères introduites par la fraude se trouveront au fond de l'eau.

HUILE. L'*huile d'olive*, extraite à froid, est la meilleure des huiles comestibles. Les olives dont la maturité n'est pas complète donnent une huile verdâtre, qui conserve beaucoup le goût du fruit; elle est très-recherchée par quelques amateurs. Mais, en général, lorsque l'olive est bien mûre, l'huile est dorée et son odeur est à peine sensible. La Provence fournit les meilleures huiles connues; les huiles de l'Algérie ne tarderont point à leur faire concurrence. La première expression du fruit se fait à froid, son produit s'appelle *huile vierge*; la seconde expression, qui se fait à chaud, donne une huile moins fluide et très-inférieure. On falsifie généralement l'huile d'olive en la mêlant à de l'huile de pavot, dite *huile d'œillette*, ou aux huiles de navette, de faine, de noix ou de sésame. Pour reconnaître ces mélanges, le moyen le plus simple est de soumettre l'huile, à l'aide d'un peu de glace, à un abaissement de température. L'huile d'olive devient blanchâtre et opaque à 6 ou 8 degrés au-dessous de zéro, l'huile d'œillette ne prend cet aspect qu'à 15 ou 20.

SUCRE¹. La consommation du sucre, en France seulement, dépasse 120 millions de kilogrammes. Il provient des betteraves ou des cannes. Les falsifications portent sur les cassonades et le sucre en poudre; ces falsifications s'effectuent avec de la glucose ou fécule de pommes de terre. Pour reconnaître la présence de cette matière, il suffit d'employer le tartrate de cuivre, dont la solution bleue est immédiatement décolorée à chaud par le sucre de fécule.

CHOCOLAT². Pour faire le chocolat, on nettoie très-proprement les amandes de cacao, dépouillées, à l'aide de la torréfaction, de leurs enveloppes. On les soumet ensuite à un broyage dans un mortier légèrement chauffé, et, dès que la masse commence à devenir douce et onctueuse, on ajoute, peu à peu, du sucre, de manière à entretenir la demi-fluidité de la pâte durant le broyage, qui continue. Quand l'opération arrive à son terme, on introduit les aromates que l'on veut employer, vanille, cannelle, etc., et l'on coule ensuite le chocolat dans les moules où il doit se refroidir et durcir. C'est encore avec de la fécule de pommes de terre ou avec de la farine que l'on falsifie les chocolats. Pour reconnaître la fraude, il suffit de réduire le chocolat en poudre, de le délayer dans dix fois environ son volume d'eau, et de verser le mélange sur un filtre. Le liquide filtré donne

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, 8^e vol., pages 97 et 289.

² Voir *Magasin des Demoiselles*, 1^{er} vol., page 136.

une coloration violette intense, lorsqu'on y projette quelques gouttes de solution d'iode, tandis qu'il restera légèrement jaunâtre si le chocolat est pur.

CAFÉ ¹. Afin d'obtenir, dit M. Payen, la plus grande partie de l'arome agréable, il faut effectuer rapidement la filtration de l'eau bouillante sur le café récemment moulu, et dans la proportion de cent à cent vingt grammes pour un litre d'eau. Par la filtration d'un seul litre d'eau bouillante sur cent grammes de café torréfié jusqu'à la couleur rousse, la boisson contient, en moyenne, vingt grammes de substances alimentaires. L'habitude du café dit *chicorée* a rendu quelques personnes exigeantes sur la couleur, et a amené la mauvaise habitude de faire trop brûler le café ou de le faire bouillir avec l'eau. L'une ou l'autre de ces pratiques enlève à la boisson toutes ses qualités et tout l'arome, qui est si recherché par les véritables amateurs.

La falsification du café torréfié et moulu se fait à l'aide de la chicorée. Voici le moyen le plus simple de reconnaître la fraude. Mettez dans un tube en verre la poudre, ajoutez-y dix fois son poids d'eau, contenant de cinq à dix centièmes d'acide chlorhydrique. Agitez le mélange, et laissez reposer. La poudre de café surnagera, et la liqueur prendra une légère couleur paille, si la poudre est pure ; la chicorée, au contraire, dans ce cas, se précipitera au fond du liquide, qui deviendra d'un brun foncé.

THÉ. On consomme annuellement, en Angleterre, 15,000,000 de kilogrammes de thé ; en France, la consommation ne s'élève qu'à 232,000 kilogrammes. Les falsifications auxquelles le thé est soumis sont de la nature la plus diverse et la plus variée. L'usage des thés à bas prix est dangereux ; il se passe peu d'années sans que le gouvernement, soit en France, soit en Angleterre, ne se voie forcé de sévir contre des marchands de thé qui relèvent ou falsifient leur marchandise avec des sels de plomb, de fer, de cuivre, dont la présence est toujours dangereuse dans l'économie domestique.

En continuant d'analyser le livre si précieux de M. Payen, je trouverais, sans doute, encore bien d'utiles enseignements ; mais peut-être est-il sage, afin de ne pas vous paraître trop grave, de quitter un sujet, dont celles-là seulement parmi vous, Mesdemoiselles, qui conduisent un ménage, sentiront toute l'utilité.

A. G.

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, 1^{er} vol., page 72.

LITTÉRATURE.



FLORIAN.

Il existe des littérateurs de second ordre dont les écrits, ainsi que le souvenir, ont l'heureux privilège de n'éveiller que des idées douces et paisibles. Ils semblent avoir vécu dans un monde où les passions n'ont ni douleurs ni folies. Les grandes joies et les lamentables tristesses leur ont été également inconnues, et, si la tempête les a courbés, ils ont su garder je ne sais quel calme et comme un sourire trempé de larmes, sous les coups les plus violents du sort.

Sans doute, ces charmants esprits n'ont ni l'ampleur ni le coloris des grands maîtres, mais ils possèdent des qualités aimables, et une envie de plaire qui les fera toujours aimer. Parmi ces privilégiés de la nature, et dans un rang très-distingué, il faut placer Jean-Pierre Claris de Florian, né au château de Florian dans les Cévennes, le 6 mars 1755. Orphelin presque en naissant, il était issu d'une famille dont la noblesse s'était distinguée par les armes. Ses premières années furent confiées aux soins d'un aïeul, qui greva de dettes nombreuses l'héritage de son petit-fils. Ce triste tuteur étant mort, Claris de Florian fut mis en pension à Sainte-Hippolyte, où il se fit remarquer par la gentillesse de sa figure, de son caractère et par la grâce studieuse de son esprit.

Son oncle, le marquis de Florian, avait épousé une nièce de Voltaire. Vous savez toutes, Mesdemoiselles, quel rôle jouait alors ce célèbre écrivain. Il avait l'Europe pour auditoire, et les rois briguaient ses suffrages : étranges courtisans d'un tel esprit ! Bref, le marquis crut devoir conduire son neveu à Ferney, pour le présenter à l'ami de Frédéric le Grand, au correspondant de Catherine de Russie, au gentilhomme ordinaire de la chambre de Louis XV. Cette visite dont l'enfant, c'était en 1768, garda toujours un vif souvenir, décida peut-être de sa vocation. Sa gaiété, sa charmante figure, sa naïveté avaient plu à l'ermite de Ferney, qui jouant, pour la millième fois, le rôle de prophète, lui avait prédit gloire et bonheur.

A quinze ans, Florian fut admis, comme page, dans la maison du duc de Penthièvre. C'était un grand bonheur pour un jeune homme d'entrer dans cette maison, d'approcher de ce prince vertueux ! Le jeune page le sentit : la vertu naturelle de son cœur grandit et s'éleva ; il prit des habitudes

d'honneur, dont il ne se départit jamais. Il se plaisait beaucoup auprès du duc, mais il ne pouvait toujours rester page, servir les belles dames des châteaux d'Anet et de Sceaux, faire de petits vers et étudier les auteurs espagnols, dont il aimait la langue pour elle-même d'abord, et ensuite parce que sa mère, Gilette de Salgues, était d'origine castillane ; il fallait s'élever avec l'âge, sortir des pages enfin. C'est ce qu'il fit, en entrant à l'école d'artillerie de Bapaume. Je doute que la science de Vauban ait eu beaucoup de charmes et de séduction pour le futur chantre de Némorin. Ce que nous savons, c'est qu'il continuait à se livrer aux travaux littéraires, et que, peu à peu, il se liait, sans intrigues, sans bassesse, mais avec empressement, à tous les écrivains dont les travaux occupaient les beaux esprits du temps.

Le duc de Penthièvre, qui n'avait jamais perdu de vue son page bien-aimé, lui accorda bientôt une lieutenance dans son régiment, dragons-Penthièvre, qui se trouvait en garnison à Maubeuge. Les dragons étaient moins graves que les artilleurs ; ils tombaient même un peu dans l'excès contraire, ils n'étaient point graves du tout. Eh bien ! cependant, leur bel uniforme ne plut qu'à demi au jeune lieutenant. Il faisait de fréquents voyages à Paris, pour présenter ses hommages au duc son protecteur et aux Muses, ses bien-aimées. Je crois même que, sans blesser la vérité et quoique la reconnaissance ne s'éteignît jamais dans le cœur de Florian, j'aurais dû parler d'abord des Muses. Cependant, le spirituel et gracieux lieutenant était adoré à l'hôtel Penthièvre, on aurait toujours voulu le garder ; mais les congés et même les semestres ne sont pas interminables, il fallait, de temps à autre, retourner à Maubeuge, reprendre le harnais de guerre et aligner des recrues, après avoir aligné des rimes. Rude et triste besogne, même pour ceux qui aiment la vie militaire ! Or, le chevalier ne l'aimant pas du tout, jugez, Mesdemoiselles, si elle devait lui plaire !

« Le bon duc, a dit un écrivain, voyant Florian en si belle humeur
« d'enfourcher Pégase et de partir grand train pour le Parnasse plutôt que
« pour la garnison, le prit un jour par-dessous le bras et lui proposa un
« congé de réforme, au moyen de quoi il conservait son grade et son
traitement, mais était tenu de rester auprès du duc en qualité de gentil-
homme de sa maison.

« J'écrirai ? dit Florian. — Oui, répondit le prince ; mais vous me promettez de toujours écrire avec réserve et décence. »

Les conditions ainsi faites, Florian, on peut le dire à l'honneur de sa plume, ne s'en écarta jamais.

La recommandation pourtant avait paru nécessaire au duc, qui gardait mémoire d'un petit trait de son favori, une espièglerie d'enfant, qui lui avait laissé comme un scrupule sur la piété du chevalier.

Florian n'était encore que page, et, comme page, il accompagnait, chaque année, le duc dans une visite que celui-ci avait coutume de faire à La Trappe. Les offices sont longs dans ces austères retraites; le duc, sans trop songer que c'était peut-être mettre la patience d'un enfant à une bien rude épreuve, ne faisait grâce au petit chevalier d'aucun exercice de piété. Il y avait surtout la prière du matin, dont la durée n'était pas limitée. Les trappistes, à genoux et le front sur la pierre, restaient en oraison jusqu'au signal que le prieur donnait en frappant sur sa stalle. Or, un jour que le prieur demeurait plus longtemps encore que de coutume plongé dans une profonde méditation, poussé par je ne sais quel mauvais esprit, le page étend le bras et, de son doigt replié, donne un coup sur la stalle voisine. Les religieux de se lever aussitôt; mais l'un d'eux s'aperçoit de la méprise, témoigne son impatience et désigne l'étourdi. Le voilà bien honteux et déjà tout contrit, sous l'œil du prince, qui lui adresse une réprimande trop méritée. Mais la leçon devait être complète: au même moment le frère qui n'avait pu retenir son premier mouvement s'avance vers lui, s'incline et lui demande pardon.

Il ne faut pas croire, Mesdemoiselles, que la place de gentilhomme de monseigneur de Penthievre fût une sinécure. Le duc était peut-être l'homme le meilleur et le plus charitable de France, il chargea Florian du soin des pauvres qui entouraient les résidences princières d'Anet et de Sceaux. Que de larmes il essuya d'une main discrète, et de quel respect plus profond se sentit saisi le poète, lorsqu'il fut à même de connaître l'inépuisable bonté de son maître! Mais aussi combien l'aumône devait avoir perdu de sa triste amertume, lorsque le bienfait était offert par Florian, dont la sensibilité était vive!

Après avoir visité ses pauvres et fait bénir le nom du duc, Florian revenait à ses moutons, à ses muses, à sa vieille féodalité galante, à ses bergers et à tout ce petit monde parfumé de roses et orné de rubans, dont il n'a jamais pu sortir... Mais enfin cette littérature était alors fort goûtée, elle charmait la fille du duc de Penthievre, et comme Florian lisait à merveille, elle se plaisait à l'entendre lire d'une voix attendrie les malheurs d'Estelle¹. On applaudissait beaucoup; les mouchoirs se mouil-

¹ Voir la gravure de ce mois.

laient de larmes, et la critique ne pouvait qu'envier de si purs succès que le temps, il faut pourtant bien le dire, n'a point tous sanctionnés. Et, dussé-je vous paraître sévère, Mesdemoiselles, plus sévère même que ne l'était la belle fille du duc de Penthièvre, c'est là une littérature molle et fausse, que je voudrais voir éloignée de vous, « ce n'est pas bagage qu'il faut porter avec soi dans sa vie. »

Je suis loin cependant de repousser tous les ouvrages de Florian ; je ne lui rends que justice en le plaçant, comme fabuliste, immédiatement après La Fontaine¹. Et, quant à son *Théâtre*, la perle la plus pure de son écrin, je ne saurais que redire : Le *Théâtre* de Florian est très-joli ; la famille de ses Arlequins est charmante, naïve, rieuse, pleine de bonhomie, de bon sens et de saillie. Arlequin, dans la vie commune, devenu bon père de famille, bon époux, après avoir fait si mal parler de lui, est une imagination fort originale. La morale la plus sévère ne saurait y trouver à redire ; et, à ce propos, que l'on me permette encore une anecdote.

M. de Penthièvre était très-austère ; il tenait en horreur les jeux de la scène ; le monde d'alors ne partageait point ce sentiment, et comme il était fort de mode de jouer la comédie, comme on la jouait même à Trianon, et que Marie-Antoinette ne dédaignait point cet amusement, on résolut, à Sceaux, de monter un petit théâtre. La fille du duc était, bien entendu, dans le complot. Les rôles sont appris. Florian, qui était un excellent arlequin, agite sa batte, la rampe est éclairée ; mais le duc, qui a tout découvert, et qui devait tout découvrir, résiste, il est inflexible. Alors le pauvre auteur, Arlequin lui-même, s'avance la larme à l'œil, salue le noble parterre, et dit : « Messieurs, nous comptons avoir l'honneur de représenter devant vous le *Bon Père* ; mais Monseigneur ne veut pas qu'on le joue... » Le duc fut désarmé ; il se fit lire la pièce de Florian, la trouva charmante, et dès lors Arlequin eut ses entrées...

La Révolution vint fondre sur cette société, si peu préparée à de si rudes orages. Le poète vit tomber ses maîtres et tout ce qu'il avait aimé. Jeté lui-même en prison, il se consola par le travail, se laissa oublier et évita l'échafaud. Jeune, mais vieilli par la souffrance, il revint à Sceaux. Il voulut encore écrire, mais il avait l'âme navrée de tristesse. Florian mourut le 12 septembre 1794, pleuré par tous ceux qui l'avaient connu ; et les pauvres, dont il avait été le consolateur, suivirent pieusement sa dépouille mortelle.

V.

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, tome V, page 67, *Les Fabulistes*.

HISTOIRE NATURELLE.



LES ÉPONGES.

L'éponge est une production de la nature que tout le monde connaît ; cependant les naturalistes qui l'ont le mieux étudiée ne sont pas encore tous d'accord à son sujet. Après bien des discussions, bien des hésitations pour savoir si elle appartient au règne animal ou au règne végétal, les savants modernes l'ont classée parmi les polypiers indistincts. On pense, généralement, que l'éponge est la case qui loge une réunion de polypes, et les éponges sont rangées aujourd'hui parmi les animaux ; mais de quelle nature sont ces animaux ? quelle est leur forme ? quels sont leurs organes ? C'est ce que l'on ignore ; aucun voyageur, aucun zoologiste n'a vu jusqu'à présent les polypes des éponges, leur existence même est encore un problème. Voici ce que disait Aristote, à ce sujet : « On prétend qu'elles ont du sentiment ; on le conclut de ce que, si elles s'aperçoivent qu'on veut les prendre, elles se retirent en elles-mêmes, et il devient très-difficile de les détacher. Elles font la même chose pour éviter d'être emportées par le vent ou l'agitation des flots. Il y a cependant des lieux où l'on conteste aux éponges la faculté de sentir : à Torone, par exemple, ce sont, disent ceux de cette ville, des vers et autres animaux de ce genre qui habitent l'éponge. Quand elle est arrachée, ils deviennent la proie des petits poissons, qui dévorent aussi ce qui est resté de ses racines. Si l'éponge n'est que coupée, elle renaît de ce qui reste et se remplit de nouveau. »

On voit qu'à l'époque d'Aristote, on ne regardait pas encore comme une chose certaine la présence des polypes dans les éponges.

L'éponge est une masse entièrement fibreuse, qui prend naissance dans les mers et particulièrement sur les rochers, où elle se trouve fixée par le milieu ; la vase est son aliment. Vivante, elle est recouverte d'une couche mince et gélatineuse qui disparaît presque entièrement lorsqu'elle est sèche ; dans la partie supérieure, on remarque plusieurs canaux fermés et l'on croit que ce sont par eux que l'éponge se nourrit ; plusieurs espèces sont sensibles au toucher et frémissent d'une manière remarquable lorsqu'on les approche.

Cette bizarre production de la nature offre souvent les formes les plus singulières et les plus variées. On en compte plus de deux cent cinquante espèces ; beaucoup empruntent leur nom de l'objet avec lequel elles semblent avoir

quelque analogie. Ainsi, on les désigne sous les noms divers de gant de Neptune, trompette de mer, corne de daim, éventail, etc., etc. Les zoologistes qui ont observé les éponges vivantes assurent que les couleurs qu'elles présentent sont brillantes et variées. L'on en voit qui, au sortir de la mer, sont d'un beau rouge, d'autres fauves, blanches, ou d'un jaune de citron très-vif. Les collections en possèdent qui passent par toutes les nuances, depuis le blanc sale jusqu'au noir le plus foncé. Les couleurs semblent être constantes pour chaque espèce et servent souvent à les caractériser. Toutes les éponges ne peuvent s'utiliser aux usages domestiques; il en est une grande quantité qui sont dans ce cas. Il existe une de ces espèces qui a servi, plus que toutes les autres, à donner la certitude de la vie dans les éponges, on la nomme *illavable*, parce qu'elle ne peut se nettoyer; les canaux dont elle est percée sont très-larges, mais tout le reste est compacte; en l'ouvrant, on trouve sa substance plus serrée et plus visqueuse que celle des autres éponges: c'est dans cette espèce que l'on a le mieux observé la vie et le mouvement; elle vit aussi plus longtemps que les autres, et il est facile de la distinguer des autres, même dans la mer; celles-ci blanchissent lorsque la vase baisse, l'*illavable* reste noire.

Les éponges sont très-communes entre les tropiques; elles le deviennent moins dans les régions tempérées: le nombre, la grandeur en diminuent en se rapprochant des pays froids; elles disparaissent presque entièrement dans le voisinage des cercles polaires, bien différentes en cela des plantes marines qui tapissent en si grande quantité le fond des mers glacées des deux pôles. C'est presque toujours dans les lieux les moins exposés à l'action des vagues ou des courants que se trouvent les éponges, rarement on les voit sur les plages que les marées couvrent et découvrent.

La vie de ce genre de polypes paraît varier autant que celle des polypiers d'un autre ordre, si l'on en juge par le volume auquel parviennent quelques espèces. Il y en a qui semblent résister à l'influence du temps, tandis que d'autres vivent, croissent, meurent et disparaissent dans le court espace de quelques jours. Autrefois, les éponges étaient très-recherchées pour la médecine, en raison de la portion d'iode à l'état d'hydriodate de potasse qu'elles contiennent; on les employait principalement pour la guérison des goîtres et des maladies scrofuleuses.

Plusieurs voyageurs ont écrit que les femmes du port de Suez utilisaient les éponges pour une sorte de fard dont elles se colorent le visage. La pêche de ces polypiers est faite, en grand, sur toute la côte de Syrie,

de Beyrout à Alexandrette, concurremment par les Syriens et par les Grecs. C'est principalement sur les points de la côte où le fond est le plus rocailleux qu'on les trouve en abondance. La pêche commence en mai et en juin; elle finit, pour les Grecs, en août; pour les Syriens, en septembre seulement. Les premiers arrivent dans une sorte de nacelle appelée *sacolève*, qui porte quinze ou vingt hommes, et ils louent aux Syriens des barques sur lesquelles ils se dispersent le long de la côte. Ils pêchent de deux manières : les uns se servent du trident; les autres, c'est la plus grande partie, plongent. Cette pêche est fort estimée en raison des difficultés qu'elle présente, difficultés qui n'empêchent pas les femmes de s'y livrer aussi ardemment que les hommes. Un auteur assure que les garçons de l'île de Nicaria ne peuvent se marier que lorsqu'ils ont fait preuve d'adresse dans la manière de trouver des éponges; et, dans son *Voyage au Levant*, Hasselquitz, élève de Linné, dit qu'à l'île d'Himia, située près de Rhodes, une jeune fille ne peut se marier qu'après avoir pêché une certaine quantité d'éponges, et montré son agilité en plongeant à une profondeur que l'on a le soin de déterminer.

On connaît maintenant plus de deux cent cinquante espèces d'éponges, et le nombre de celles qui ont échappé aux recherches des voyageurs est, dit-on, presque aussi grand. On les a divisées en plusieurs sections; mais nous ne nous occuperons ici que des éponges usuelles. Elles se trouvent le plus ordinairement sur les côtes de la Méditerranée. Voici les principales sortes :

1° L'éponge fine de Syrie, la meilleure et la plus estimée pour la toilette.

2° L'éponge fine douce de l'Archipel; c'est une variété de la précédente. On l'emploie également pour la toilette; on en fait encore un plus grand usage dans les manufactures de porcelaine, dans la corroierie et dans la lithographie.

3° L'éponge dure, dite grecque, utilisée aux usages domestiques et dans quelques fabrications.

4° L'éponge blonde de Syrie, dite de Venise; elle est très-estimée en raison de sa légèreté, de la régularité de ses formes et de sa solidité pour les usages domestiques.

5° L'éponge blonde de l'Archipel, aussi dite de Venise; elle sert aux mêmes usages.

6° L'éponge géline, qui vient des côtes de Barbarie.

7° L'éponge brune de Barbarie; très-recherchée pour le nettoyage des

appartements, pour l'écurie, le lessivage à l'eau seconde, etc.; elle se pêche du côté de Tunis.

8° L'éponge de Salonique, qui sert aux mêmes usages.

Les plus grosses éponges, celles à tissu lâche, se trouvent, en grande quantité, sur les côtes de Syrie.

Avant de livrer les éponges au commerce, on les dépouille d'abord, par de nombreux lavages, de toutes les impuretés et de la matière animale qu'elles recèlent; puis, on leur fait subir une immersion dans de l'eau acidulée, ce qui leur enlève tous les sels calcaires, débris de polypiers, etc., qui contribuent à leur encroûtement.

Il est aussi quelques éponges qui viennent dans l'eau douce; le genre appelé spongille se trouve dans presque toutes les parties de l'Europe. En France, elle est commune dans beaucoup d'endroits, mais elle ne s'utilise pas dans le commerce.

E. P...

POÉSIE.



LA CAGE ET LES OISEAUX.

Avez-vous, quelquefois, quand bien bas tout sommeille,
Quand le matin si doux lentement se réveille,
Avez-vous, chers enfants, écouté des oiseaux
Les bonjours radieux, les chants toujours nouveaux ?
Avez-vous entendu souvent leur voix légère
Adresser au bon Dieu leur touchante prière ?
Puis caresser les fleurs, sauter sur les gazons,
Et répéter gaîment leurs gentilles chansons ?

Sans doute, direz-vous; je vois leur troupe heureuse
S'élancer dans les airs, étourdie et joyeuse ;
Je l'entends se parler et chanter tour à tour,
Tandis que, moi, je reste assis pendant le jour
Devant la table noire où, triste, je griffonne
D'un long verbe ennuyeux le mode et la personne ;
Ou, sur un grand tableau, la baguette à la main,
Des temps bien loin de nous je reprends le chemin,

MAGASIN

Des peuples qui sont morts me rappelant l'histoire,
Il me faut de cent noms torturer ma mémoire,
Dire et redire encor les anciens, les nouveaux :
Oh ! que bien plus heureux sont les petits oiseaux !

Pourquoi donc n'ai-je pas les ailes si légères
Des beaux papillons bleus courant sur les bruyères ?
Les vents me seraient doux, l'air toujours spacieux ;
Je m'en irais bien loin voyager dans les cieux !
Pourquoi ne suis-je pas la petite hirondelle ?
Je volerais aussi, m'ensuyant avec elle.

Partir !... Oh ! non, jamais ! Comment quitter ainsi
Sa mère, ses parents, tous ceux qu'on aime ici ;
Le maître sérieux, les compagnons faciles....
Voilà nos bons amis, à nous, enfants dociles !
En pourrions-nous encor désirer de nouveaux ?
Oh ! bien plus malheureux sont les petits oiseaux !

Enfant, vous l'avez dit, triste est souvent la cage ;
Mais elle est douce aussi, quand on est bon et sage.
Ici-bas tout s'occupe, et chacun comme vous :
L'oiseau, pour ses petits, bâtit un nid bien doux,
Il vole au fond des bois chercher leur nourriture,
Puis il revient chanter le Dieu de la nature !
Ses chants sont sa prière ; imitons-le toujours :
Qui travaille et qui prie est béni tous les jours.

M^{lle} ISABELLE RODIER.

HISTOIRE.



VENISE.

(Explication de l'énigme historique.)

Lorsqu'Attila, en 452, envahit l'Italie, le littoral de l'Adriatique, où était située Padoue, portait le nom de terre des Venètes, ou *Venetia*. A l'approche des barbares, les habitants de cette contrée se sauvèrent à

Rialto, bourg situé au milieu des lagunes, où ils demeurèrent pendant toute l'invasion. Quand le flot des hommes du Nord se retira, les fugitifs avaient pris des habitudes ; la mer leur fournissait quelques bénéfices et leur garantissait une vie sûre. Ils restèrent donc dans leur nouvelle patrie, qui, peu à peu, devint la maîtresse du commerce de l'Orient. Chaque îlot des lagunes se constitua d'abord d'une manière démocratique ; seulement, les chefs de chacune de ces petites municipalités se réunissaient, de temps à autre, pour délibérer sur les intérêts communs à toutes. La domination des Ostrogoths ne s'étendit point sur les lagunes de la Vénétie, dont la prospérité ne cessait de s'accroître. En 568, les Lombards ayant envahi l'Italie, le patriarche d'Aquilée vint, à son tour, chercher sûreté dans l'asile des heureux fugitifs. Dès cette époque, le nom de Venise s'étendit rapidement, et, en 712, les Lombards reconnurent l'indépendance des Vénètes, dont Héraclée fut la capitale. Cette ville ayant été détruite par Pepin, Malamocco, et enfin Rialto (809), devint le siège du gouvernement. On réunit par des ponts les soixante îlots dont Rialto était entouré, et Venise fut définitivement constituée. Le palais ducal s'éleva sur l'emplacement qui devint depuis la place Saint-Marc. Ce fut le vingt-sixième doge, Urscolo II, qui jeta les fondements de la fortune maritime de Venise ; il parvint à dominer l'Adriatique et ses côtes, et, plus tard, la sérénissime République devint assez forte pour lutter contre l'empereur d'Allemagne. La flotte des Lagunes battit celle de Frédéric Barberousse ; le pape Alexandre III, en témoignage de sa reconnaissance, donna au doge un anneau, comme symbole de sa suzeraineté sur l'Adriatique. Telle est l'origine de cette solennité célèbre, dans laquelle le prince de Venise, chaque année, jetait un anneau dans la mer, « afin d'apprendre au monde que, de même que l'épouse est soumise à son mari, la mer est soumise au doge. »

Il n'entre point dans notre cadre de faire l'histoire de Venise, de retracer les gloires, la haute fortune, les malheurs et la chute de cette ville célèbre. Tous les poètes de toutes les nations l'ont chantée, Rome même n'a pas une auréole poétique plus brillante que Venise. En 1796, Bonaparte la raya du rang des nations ; mais sa renommée est demeurée douloureuse et sacrée pour tous les hommes qui admirent l'énergie, l'intelligence et le génie, alors même que le courage, l'intelligence et le génie ne peuvent sauver un grand peuple d'une chute funeste. Venise a été, pendant plusieurs siècles, la ville la plus florissante, la plus riche et la plus brillante du monde ; les arts ont à jamais immortalisé sa fortune, et, dans les jours funestes, son courage a été aussi grand que ses malheurs.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est l'homme qui fut surnommé le *faiseur de rois*?

LITTÉRATURE ALLEMANDE.



LE VIEUX GONDOLIER.

Sur le degré du seuil où la mer se joue, se chauffe au soleil un vieillard assis au bord des flots, le front couronné de cheveux blancs : et c'est volontiers que le vieux gondolier répond aux moindres questions de l'étranger qui promène çà et là ses loisirs désœuvrés.

Il dit : « J'ai d'un bras robuste sillonné les lagunes et la mer ; mais voilà déjà bien des années que je n'ai plus enfoncé la rame dans les flots : une gondole vermoulue est suspendue par des cordes sous le portique, où tout tombe en ruine, où tout gît dans l'abandon.

« Depuis longtemps déjà, le maître de ce palais, sourd à nos prières, a fui sous d'autres cieux ; ce noble cœur a quitté ces lieux le jour où le Français foula dans la poussière l'étendard de la République.

« Il était dans la vigueur de l'âge quand il se sépara de nous ; pourtant, s'il existe encore ici-bas, ce doit être aujourd'hui un vieillard. Il avait dit : Dussé-je subir un jour la loi d'un maître, que ce soit du moins sur la terre étrangère ; ici, la main d'aucun tyran ne m'enchaînera par des honneurs perfides.

« Nous autres, hélas ! nous restâmes, et nous vîmes l'affreuse bande, prompte à violer la foi jurée, se ruer au pillage des églises et aux excès les plus odieux. Nous vîmes ces furieux briser le Bucentaure, et nos âmes ressentirent une douleur inouïe.

« Nous vîmes le lion de Saint-Marc ravi pour des bords lointains ! nous vîmes comment on se moque des vaincus ! Nous vîmes détruire par des téméraires ce qui semblait digne de durée ; nous vîmes effacer notre blason sur la porte et les murs de la cité.

« Et pourtant j'existe encore ! et je continue de contempler la ville chérie ; je rafraîchis aux premiers rayons du matin mes membres faibles et vieillis... Il me serait impossible de quitter ce palais de mon maître.

« Maintenant je pense à ma jeunesse, et comment, lorsque j'étais matelot, je suivais la rose des vents par l'orage ou les rayons du soleil, et

comment l'amiral de Venise, avec sa belle flotte, bloqua Tunis et cette bande de Maures.

« Oh ! le beau jour que celui où Emo divisa les flots en revenant, et que le doge Paul Rénier s'empressa de voler à sa rencontre ! Lorsque je songe à ce temps-là, mon âme se rassérène ; ces images voltigent comme des songes autour de moi ! »

Le comte DE PLATEN.

(Traduit par Martin.)

RECRÉATIONS.



LE COUCOU INDICATEUR.

(Suite.)

Il existe, dans les forêts de la Sud-Afrique, un oiseau du genre des coucous, que l'on appelle le *coucou indicateur*, à cause du rôle qu'il joue à l'égard de l'homme. Cet oiseau, long à peine de six pouces, a le bec brun à sa base et jaune à son extrémité, le dessus de la tête gris, la gorge et la poitrine blanchâtres, avec un reflet vert, le ventre blanc, les ailes gris-brun, marquées d'une tache jaune.

Plus scrupuleux que ses parents d'Europe, le coucou sud-africain se tresse artistement un nid avec des faibles filaments d'écorce d'arbre ; il lui donne la forme d'une bouteille et le suspend par les deux bouts avec un cordon lâche. Il se nourrit d'insectes, et notamment d'abeilles. Dans l'hiver, quand celles-ci sortent peu de leurs chaudes demeures, l'indicateur est exposé à faire de longs jeûnes, et c'est surtout alors que se développe son étrange instinct. Lorsqu'il aperçoit un homme, il imagine aussitôt de s'en faire un aide, une espèce de Raton, qui tirera pour lui les marrons du feu, c'est-à-dire les mouches de la ruche. Voltigeant au-dessus de sa tête, il l'appelle, il le persécute, de son cri ardent de *chir, chir, chir*. Lorsqu'il est parvenu à attirer son attention, il se dirige vers un certain point, et revient à plusieurs reprises vers le bipède sans plumes, jusqu'à ce que celui-ci se soit décidé à le suivre. Alors il part, d'un vol saccadé, jetant joyeusement dans les airs un chant de triomphe. Cependant, comme il ne calcule pas les obstacles qui arrêtent la marche de l'homme, et comme il est emporté par la vivacité de ses désirs, il disparaît souvent aux yeux de son auxiliaire. C'est alors le tour de l'homme de l'appeler, et l'oiseau docile revient prendre avec plus de soin son rôle de guide et de pionnier.

Lorsque l'indicateur est arrivé au-dessus d'un arbre et s'y est posé sans vouloir reprendre son vol, on peut être sûr qu'une ruche n'est pas loin : mais il faut encore la découvrir. Pour cela, on prête l'oreille au bruissement d'une mouche. Aussitôt qu'on en découvre une, on suit son vol : si elle s'éloigne, on l'abandonne ; si elle se dirige vers un trou de l'arbre ou de quelque roche voisine, ou vers un nid abandonné de termites, on en prend note, et il ne s'agit plus alors que d'enfumer les travailleuses, au moyen d'un feu de paille, pour leur dérober leur trésor. Surtout qu'on se garde bien de fourrer le bras, sans précaution, dans l'ouverture ; il s'y rencontre parfois des serpents, qui aiment aussi le miel, et dont la piqure donne la mort.

Les voyageurs ont dit, et Buffon a répété, qu'il y avait du danger à suivre le coucou indicateur, parce qu'il lui arrivait souvent de conduire le chasseur de miel entre les pattes des lions et des panthères. C'est, en effet, une opinion reçue, dans certaines parties de la colonie, que l'intelligent oiseau s'entend avec ces grands carnassiers pour leur amener des hommes à dévorer. Seulement on ne dit point en quelle monnaie cette trahison lui est payée. C'est là assurément une calomnie ; mais il faut avouer qu'elle est basée sur certains faits réels, car, comme dit le proverbe, il n'y a jamais de fumée sans feu.

Le faible oiseau, qui a besoin de l'homme pour tirer de la ruche les abeilles dont il se nourrit, en a besoin également pour remuer les cadavres des bêtes fauves, où fourmillent une foule d'insectes dont il fait aussi sa pâture. Voilà pourquoi il amène de temps en temps le chasseur vers les corps de gazelles ou d'antilopes qu'il a découverts. Or, auprès de ces débris, comme un avare auprès de son trésor, veillent souvent un lion ou une panthère, qui reçoivent fort mal les nouveaux venus.

A l'époque où je me livrais à la chasse aux abeilles, je ne connaissais point cette dernière particularité, et je suivais avec confiance, je récompensais avec profusion, un indicateur qui venait tous les matins faire résonner auprès de la ferme son cri de *chir, chir*. Lorsqu'il tardait trop, je l'appelais moi-même, en frappant sur un tronc d'arbre, et bientôt après je le voyais accourir à tire d'ailes.

Un jour, je suivais tristement et machinalement mon démon familier, qui voletait devant moi d'arbre en arbre. J'avais emporté un lourd fusil, mais je ne songeais guère à m'en servir. Je repassais dans ma mémoire la manière peu encourageante dont M. Frémont m'avait reçu, chaque fois que j'avais voulu le pressentir, relativement à mon amour pour sa fille et

à mon désir de l'épouser. Je me rappelais à quel rude labeur le pauvre Jacob s'était soumis pour satisfaire son beau-père, et j'en aurais volontiers fait autant pour contenter le mien. Malheureusement, ce qu'il fallait pour plaire à celui-ci, c'était, suivant son expression, de devenir un homme, c'est-à-dire un chasseur de son espèce, et cela me semblait absolument hors de mon pouvoir. J'aimais assez Suzanne pour braver tous les dangers, mais il ne suffisait pas de se faire griffer par une panthère, il fallait la vaincre, et j'étais loin de posséder la vigueur et l'adresse nécessaires pour y réussir. Mes réflexions devenaient donc de plus en plus sombres, et je m'étais assis au pied d'un arbre pour me désespérer à mon aise, lorsque mon oiseau, voltigeant autour de moi, m'engagea à persévérer avec tant d'insistance, qu'il me força à sortir de ma rêverie et à le suivre encore une fois.

L'endroit vers lequel il se dirigeait était un bois tellement épais, tellement entrelacé de plantes grimpantes, qu'on ne voyait pas à quatre mètres de distance. Cependant il s'y trouvait des espèces de sentiers, formés par les bêtes fauves; de sorte qu'en faisant quelques détours, je parvenais toujours à suivre mon joyeux compagnon. Il venait de tourner autour d'un énorme mimosa, et j'avais moi-même dépassé ce colosse végétal, lorsque j'aperçus tout à coup, à trois pas, un énorme lion, accroupi sur la terre, la tête tournée vers moi et le museau posé sur ses deux pattes de devant. Je m'arrêtai court, mon cœur bondit dans ma poitrine, et mes bras restèrent sans force à mes côtés.

L'animal ne bougeait point. Mes yeux, qui s'étaient ouverts d'une grandeur démesurée, remarquèrent enfin que les siens étaient fermés. Il était couché près de la carcasse d'une antilope, qu'il avait dévorée presque tout entière, et qu'il digérait paisiblement. Mon premier mouvement fut de me retirer en silence, et de ne point troubler sa puissante digestion : on sait que beaucoup de gens, et des plus doux, deviennent féroces quand leur digestion est troublée.

Toutefois, comme je commençais mon mouvement de retraite, une idée héroïque me traversa le cerveau. Si je pouvais faire passer mon dormeur des bras du sommeil dans ceux de la mort, ma réputation se trouverait assurée, et j'obtiendrais du même coup la main de Suzanne ! Il suffisait pour cela de faire pénétrer dans la cervelle du monstre le lingot d'étain et de plomb qui se trouvait dans mon fusil, et qui était marqué du chiffre de M. Frémont. Oui ; mais si la main me tremblait ? si je manquais mon coup ? le lion n'emanquerait pas le sien, et me prodiguerait, à l'instant même, des

caresses aussi douces que celles de la fameuse lionne dont j'avais vu les traces profondes sur la poitrine de mon beau-père. C'était jouer ma vie à pile ou face ; tuer ou mourir ! mais aussi c'était épouser ou n'épouser pas ; *to be, or not to be*. J'en pris mon parti ; je m'avançai résolument ; je plaçai le bout de mon fusil à quatre pouces de l'œil droit du lion, et je lâchai la détente. Le terrible animal frissonna de tout son corps, il se dressa sur ses énormes pattes, mais il retomba aussitôt : il était mort.

Je restai pendant plusieurs minutes aussi immobile que lui. Enfin je rechargeai mon arme et je retournai à la maison raconter ma victoire ; mais, comme vous le supposez, je ne parlai aucunement du profond sommeil de mon adversaire. Le soir même, je demandai et j'obtins la main de Suzanne ; je la ramenai avec moi en France, et j'ai joui depuis lors avec elle du bonheur le plus parfait. Ce bonheur, je le dois tout entier à l'intelligence et au zèle du petit oiseau qui m'avait pris en affection : aussi je ne pense jamais à lui sans le bénir du fond de mon âme.

Pendant ce récit, la jeune femme n'avait pas cessé de regarder son mari avec des yeux si doux, avec une physionomie si heureuse, que cela donnait envie de tuer des lions. Le petit vaurien, qui n'avait pas non plus quitté le jeune homme des yeux, se leva au dénoûment et sortit du salon. Je le suivis doucement, et je le vis ouvrir la cage de la pierrette, afin de lâcher par la fenêtre le pauvre oiseau effarouché. Vu le temps qu'il faisait, je ne sais trop si c'était lui rendre un grand service ; mais l'intention était bonne, et que peut-on demander de plus à un enfant ?

P. GROLIER.

BLANCHE DE CÉSANNE¹,
PROVERBE EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

M^{me} DE CÉSANNE, vieille dame aveugle.
BLANCHE (17 ans), sa petite-fille.
MARIANNE, sœur de lait de Blanche.
JULIE, femme de chambre } de M^{me} de Cé-
ADELE, cuisinière } sanne.

vrant sur un jardin. A gauche et à droite, portes ; celle de gauche conduit chez M^{me} de Césanne.
Piano, chevalet.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, JULIE, ADELE.

La scène se passe à Paris, dans un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain.

Le théâtre représente un petit salon au rez-de-chaussée, avec porte vitrée au fond, ou-

MARIANNE. Eh bien, oui, Julie... l'on vous a dit vrai — et puisqu'il n'y a plus moyen de vous cacher la vérité,

¹ La reproduction, même partielle, de ce proverbe, est interdite.

apprenez que voilà trois mois que notre bonne maîtresse, M^{me} de Césanne, a perdu son procès...

JULIE. Est-il possible ?

MARIANNE. Mon Dieu, oui ; nous sommes ruinées. — Heureusement que, jusqu'ici, grâce à sa maladie, Madame ne se doute encore de rien. — Cette nouvelle eût été le coup de la mort pour elle, déjà si éprouvée par la perte de la vue.

ADÈLE. Ainsi, il ne lui reste plus rien ?...

MARIANNE. Rien, que cet hôtel, puisqu'elle avait eu l'imprudence de semer tout son blé dans un seul champ ; encore, à l'exception du rez-de-chaussée que nous occupons, il a fallu louer le reste, ainsi que les meubles, les chevaux et la voiture, à cette vieille baronne chez laquelle sont entrés Justin et Antoine. — Les ingrats ! nous quitter, parce qu'on ne les payait plus. — Mais, à nous trois, nous ferons leur besogne, et il s'écoulera pas mal d'eau sous le pont, n'est-ce pas, avant que Madame s'aperçoive qu'ils ne sont plus ici.

ADÈLE. C'est que... mademoiselle Marianne...

MARIANNE. Quoi donc ?

ADÈLE. C'est que... je vous le jure je ne savais rien de tout cela. — Mais... je n'ai pas voulu quitter notre maîtresse avant qu'elle soit rétablie ; — mais, maintenant qu'elle va mieux, — vous comprenez, on m'offre cent francs de plus...

MARIANNE, *froidement*. Ah !... sans doute chez la baronne... Et vous, Julie... est-ce que ?...

JULIE. Oh ! mademoiselle Marianne, non... certes... jamais... mais j'ai reçu une lettre du pays... ma mère est très-malade...

MARIANNE. A merveille... Ainsi vous suivez l'exemple de ces MM. Justin et Antoine..... Tant pis..... je croyais que c'était à de pauvres filles comme nous de prouver qu'on ne sait pas calculer, dès qu'il s'agit de montrer un peu de cœur et de dévouement ; mais, je le

vois, il y a aussi chez vous plus de paille que de grain...

ADÈLE et JULIE. Ah !

MARIANNE. Vous aviez pourtant sous les yeux un meilleur exemple à suivre, celui des enfants de M^{me} de Césanne. Est-ce que M. Charles, que sa grand'mère croit en voyage, a hésité un instant à s'engager dans un régiment, à Lyon, afin de surveiller de plus près l'appel qu'il a fait de ce procès ? — Et notre jeune maîtresse, M^{lle} Blanche, au lieu de pleurnicher et d'aboyer contre la lune, comme elle vous a bien vite dit adieu à ses rêves de jeune fille ! — n'a-t-elle pas renvoyé tous ses maîtres, supprimé toutes les dépenses inutiles, excepté celles de Madame — car notre pauvre maîtresse, elle qui ne sait rien, ne se prive de rien ; ce n'est pas tout que des choux, il faut du beurre avec — et vous trouvez que le sac n'est pas encore assez plein, vous nous faites de nouveaux chagrins. — Allez-vous-en, vous n'êtes que des ingrates.

ADÈLE. Mais c'est que...

MARIANNE. Ah ! c'est juste... vos gages, (*prenant une bourse*) tenez, et que cet argent vous brûle les doigts ! — car c'est... Savez-vous ce que c'est que cet argent ? c'est celui que le marchand de tableaux a apporté tout à l'heure, pendant que Mademoiselle est allée donner une leçon de piano ; c'est le prix de ses soirées passées là (*montrant le chevalet*) à colorier des gravures... Pauvre demoiselle ! si je pouvais donner des leçons à sa place ! (*Elle pleure. — Les deux femmes sortent honteuses.*) Ah ! elles sont parties ! Eh bien, tant mieux ! Allons, Marianne, ma fille, te voilà toute seule ; mais, faute d'un moine, l'abbaye ne chôme pas. (*On entend crier : Adèle ! Julie ! Marianne !*) Allons, bon ! la voix de Madame ! Que faire ? Ah ! un peu d'audace ! (*Feignant de parler aux autres.*) Ah ! ça, Julie, Adèle, qu'est-ce que vous venez faire ? est-ce que je ne suis pas là ? Voulez-vous bien retourner à

vos fourneaux et à vos chambres? (*Elle entre chez M^{me} de Césanne en criant.*)
Me voilà, Madame!

SCÈNE II.

MARIANNE, M^{me} DE CÉSANNE.

M^{me} DE CÉSANNE, *entrant appuyée sur le bras de Marianne*. Qu'as-tu donc, Marianne?

MARIANNE. Ne m'en parlez pas, Madame. C'est cette jalouse d'Adèle, et Julie aussi, ma foi! qui veulent me voler le bonheur de vous offrir mon bras, et cela, la première fois que vous quittez votre chambre. (*Feignant de parler à Julie.*) Oui, jalouse! vous feriez mieux d'avancer un fauteuil à Madame. Eh bien, où sont-elles donc?

M^{me} DE CÉSANNE, *souriant*. Parbleu! à leurs fourneaux et à leurs chambres! tu les y as même renvoyées un peu durement. Prends garde, Marianne, elles sont déjà jalouses de toi, la sœur de lait de ma petite-fille, de toi que nous ne pouvons traiter comme une domestique. — Mais, à propos de Blanche, où est-elle? dans sa chambre?...

MARIANNE, *vivement*. Non, Madame; elle est au jardin.

M^{me} DE CÉSANNE. J'ai à lui parler. Dis à Justin qu'il l'appelle.

MARIANNE. Diable... (*à part.*) voilà la comédie qui commence. (*Criant.*) Justin!... Justin!... je ne vous dis pas de venir, mais de dire à Mademoiselle que sa mère la demande.

M^{me} DE CÉSANNE. Dis-moi, Marianne, sais-tu s'il est arrivé ce matin une lettre de Charles; — il me semble que monsieur mon petit-fils me néglige un peu. Il doit pourtant avoir un tas d'aventures à nous raconter.

MARIANNE. Sans doute; (*à part.*) ses revues, ses factions, ses folles orgies à la gamelle!

M^{me} DE CÉSANNE. Je sais bien que la première fois qu'un jeune homme voyage, il n'a pas trop de temps pour tout voir; — mais, c'est égal, on devrait écrire à sa bonne maman, — ne fût-ce

que pour la remercier, — car je lui ai encore fait passer par Blanche mes petites économies.

MARIANNE, *à part*. Je ne peux pourtant pas lui dire que cela nous a servi à payer le médecin.

M^{me} DE CÉSANNE. Je ne puis m'empêcher de frémir en pensant que si j'avais perdu mon procès il m'aurait fallu priver de ce plaisir-là mon pauvre Charles. — Mais, est-ce que je pouvais le perdre? — il n'y avait que M. Edmond Desroches pour avoir ces idées-là.

MARIANNE. Pauvre jeune homme!

M^{me} DE CÉSANNE. C'est vrai, c'était ton protégé. Il ne voulait pas que je prisse pour avocat M. de Séigny, — il disait qu'il me ferait perdre mon procès. — Il aurait peut-être voulu que je le choisisse, lui... pour avocat — et pour mieux encore. (*Ricanant.*) A-t-on idée de cet aplomb-là? jeter les yeux sur Blanche (*avec dédain*) ou plutôt sur sa dot.

MARIANNE. Oh! aveugle! aveugle!

M^{me} DE CÉSANNE. Mais elle ne vient pas!

MARIANNE. Ce Justin n'en finit jamais, — je vais y aller moi-même; — mais (*à part*) Dieu soit loué! (*haut.*) La voilà, Madame. (*Elle fait signe de loin à Blanche, qui doit défaire, en entrant, son chapeau et son châle.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BLANCHE.

BLANCHE, *embrassant M^{me} de Césanne*. Bonjour, mère. — Comment te trouves-tu ce matin?

M^{me} DE CÉSANNE. Très-bien, chère enfant, — si bien même que je me fais une fête de sortir aujourd'hui en voiture. — Marianne, dites à Antoine d'atteler.

MARIANNE, *bas*. Comment faire, Mademoiselle?

BLANCHE. J'ai deviné son désir. — Une voiture est à la porte.

MARIANNE. Bravo! (*A la cantonade.*) Antoine! (*Se répondant à elle-même avec une grosse voix.*) Mam'selle? (*Même jeu.*)

La voiture de Madame. (*Même jeu.*) Bien, mam'selle.

M^{me} DE CÉSANNE. Il me semble qu'Antoine est enrhumé... Blanche, il faut t'habiller; — tu m'accompagneras, je veux que ma première visite soit pour M^{me} de Séigny, — car je dois au moins à son fils une visite de remerciements.

BLANCHE, *vivement et bas à Marianne*. Vite, Marianne, un prétexte: — j'ai une autre leçon à donner.

MARIANNE. Ce n'est pas possible, Madame.

M^{me} DE CÉSANNE. Comment!

MARIANNE. C'est que... vous savez bien, Mademoiselle, vous avez promis à M^{me} Leroy, votre maîtresse de piano, d'aller prendre leçon aujourd'hui chez elle, parce qu'elle s'est blessée au genou — ouf!

BLANCHE. C'est vrai, merci, Marianne, de me l'avoir rappelé.

M^{me} DE CÉSANNE. Ce n'en est pas moins contrariant; — je ne veux pourtant pas t'empêcher de rendre ce service à cette dame, — car je suis fort content des progrès que tu fais avec elle; — et, ce matin encore, je n'ai pu entendre sans émotion cet air que tu jouais... tu sais, celui que ton frère chantait le jour de son départ.

BLANCHE. Ah! oui, le vieil air de Chateaubriand. (*Elle se met au piano et joue en chantant l'air :¹*)

Ma sœur, t'en souvient-il encore...

M^{me} DE CÉSANNE. Merci; maintenant va t'habiller. — J'irai seule chez M^{me} de Séigny, — mais je te déposerai, en passant, chez M^{me} Leroy.

MARIANNE, *à qui Blanche fait des signes*. Ce n'est pas possible, Madame.

M^{me} DE CÉSANNE. Comment, encore!

MARIANNE. C'est que... vous savez, Mademoiselle, vous lui avez promis

¹ On peut substituer à cet air connu tout autre morceau de piano, pourvu que les premières mesures soient rappelées à la scène VII^e par le frère.

d'être chez elle à midi... il n'est que temps.

BLANCHE. C'est vrai.

MARIANNE, *à part*. C'est vrai, c'est vrai. — Ça n'empêche pas que voilà, depuis cinq minutes, le deuxième mensonge que j'aurai à confesser.

M^{me} DE CÉSANNE. Est-elle insupportable, cette Marianne, avec ses... ce n'est pas possible! — Au moins, prévien Justin qu'il accompagne Blanche; — est-ce possible, du moins?

BLANCHE. Pauvre mère!

MARIANNE, *riant*. Dame!

M^{me} DE CÉSANNE. Comment!

MARIANNE. Je vas toujours essayer. — (*Appelant*) Justin! (*Se répondant.*) Quoi encore? (*Même jeu.*) Il ne s'agit pas de grogner. — Préparez-vous à accompagner Mademoiselle. — (*Grosse voix.*) C'est bon.

BLANCHE. Adieu, mère. (*Bas à Marianne.*) Surtout, s'il vient une lettre, ne la remets qu'à moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

M^{me} DE CÉSANNE, MARIANNE.

M^{me} DE CÉSANNE. Quel bon petit cœur!

MARIANNE. Il est certain que celui qui l'épousera n'aura pas fait un mauvais rêve.

M^{me} DE CÉSANNE. Certes, c'est ma pensée de chaque jour, et aujourd'hui même, cette visite chez M^{me} de Séigny...

MARIANNE, *chantonnant*.

J'ai du bon tabac dans ma tabatière

.....
Mais ça ne sera pas

M^{me} DE CÉSANNE. Qu'est-ce que c'est?

MARIANNE. Rien, Madame — d'ailleurs on ne doit faire de tort à personne, même au diable.

M^{me} DE CÉSANNE. Taisez-vous, — vous m'ennuyez avec vos éternels proverbes de campagne. (*On sonne.*) Vous feriez mieux d'aller voir qui sonne à la porte du jardin. (*Marianne sort.*) Si c'était une lettre de Charles! (*A Marianne qui rentre.*) Eh bien?

MARIANNE, *cachant une lettre dans sa poche*. Rien, Madame; — quelqu'un qui se trompait de porte. (*On entend la voix du facteur qui crie : C'est cinq sous, mam'selle Marianne !*) Ah ! l'imbécile !

M^{me} DE CÉSANNE. Que signifie cela, Marianne ? Vous avez une lettre, — donnez vite et payez cet homme. (*Elle tâte la lettre.*) C'est le cachet de mon fils ! — (*Elle l'embrasse.*) Et dire que Blanche est sortie, et qu'il me faut attendre une heure, avant de savoir ce qu'il y a là-dedans.

MARIANNE, *à part*. Mademoiselle r'arrangera tout cela.

M^{me} DE CÉSANNE. Mais j'y pense, Marianne, tu sais lire.

MARIANNE. Moi, Madame; — non... si... le gros seulement.

M^{me} DE CÉSANNE. Essaye toujours. (*Elle décachette la lettre et la lui donne.*)

MARIANNE, *à part*. Comment faire ? Bast ! faisons comme Mademoiselle — inventons. (*Elle improvise péniblement.*) « Chère maman, je me porte bien — et mon chien de chasse aussi, et Edmond aussi, qui m'a accompagné; — j'espère qu'il en est de même de la vôtre, et de celle de Blanche... aussi... et... » (*à part*) il doit parler de moi — « et de celle de Marianne aussi. »

M^{me} DE CÉSANNE. Quelle lettre baroque !

MARIANNE. Ouf ! (*À part.*) Faisons-lui maintenant des descriptions — puisqu'elle en demande. (*Elle continue.*) « Ah ! chère maman, quelle belle ville que Lyon ; quel beau port de mer ! »

M^{me} DE CÉSANNE. Lyon ! port de mer ! Tu es folle, Marianne. (*Lui reprenant la lettre des mains.*) Mais, qu'as-tu ? ta main tremble, — tu ne réponds pas ; — pour sûr, il y a quelque chose là-dessous.

MARIANNE. Non, Madame — je vous assure, — c'est... c'est...

M^{me} DE CÉSANNE. Mais, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que tout cela veut dire ? — allons, bon, voilà que tu pleures maintenant. — Marianne, il est arrivé quelque malheur ! Je vous ordonne de

me lire cette lettre ; — mon enfant, je t'en prie.

MARIANNE. Ah ! Madame, si vous saviez... (*Elle tombe à ses genoux.*)

M^{me} DE CÉSANNE. Lis donc !

MARIANNE. Vous n'en direz rien à M^{lle} Blanche. — Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que tout cela va devenir ! (*Elle lit.*) « Chère maman, j'avais promis à ma sœur de ne pas t'écrire... avant... »

M^{me} DE CÉSANNE. Mais ces lettres de lui qu'elle me lisait ?

MARIANNE. C'était elle qui les faisait... mieux que moi, apparemment.

M^{me} DE CÉSANNE. Mais, pourquoi ?

MARIANNE, *qui a parcouru des yeux la lettre*. Victoire ! victoire ! Ah ! maintenant, je puis tout vous lire. — M^{lle} Blanche va-t-elle être contente ! Écoutez : « Chère maman, j'avais promis à ma sœur de ne pas t'écrire avant l'issue définitive du procès que ce niais de M. de Séigny nous a fait perdre, et dont nous avons interjeté appel... »

M^{me} DE CÉSANNE. Ciel !

MARIANNE, *continuant*. « Mais, rassure-toi ; grâce à Dieu, et un peu aussi à Edmond, qui a bien voulu quitter Paris pour plaider cette affaire, nous avons gagné notre appel ; — tu n'es plus ruinée, chère mère. — Aussi j'ai vite demandé un congé à mon colonel, et j'espère arriver en même temps que ma lettre, pour te confirmer cette bonne nouvelle, ainsi qu'à Blanche, qui n'aura plus besoin de travailler, pas plus que Marianne... »

MARIANNE. J'étais bien sûr qu'il parlait de moi.

M^{me} DE CÉSANNE, *abattue*. Charles au régiment, Blanche qui travaille, ce procès perdu par M. de Séigny...

MARIANNE. Et gagné par M. Edmond.

M^{me} DE CÉSANNE. Ah ! c'est trop d'émotions !

MARIANNE. Allons bon ! voilà qu'elle se trouve mal ! (*Appelant.*) Justin ! — ah ! que je suis bête ; je m'y trompe moi-même. — Madame, revenez à vous.

M^{me} DE CÉSANNE. Ah ! les méchants

que vous faites ! Pourquoi ne m'avoir pas tout dit ? j'aurais tout vendu, chevaux, voiture.

MARIANNE. C'est fait.

M^{me} DE CÉSANNE. Et tous ces domestiques, à quoi bon les garder ?

MARIANNE. Il aurait donc fallu renvoyer (*elle imite la voix d'homme*) mam'selle Marianne !

M^{me} DE CÉSANNE, *l'embrassant avec effusion*. Viens que je t'embrasse ! tu es une bonne fille.

MARIANNE. Est-ce que ça en vaut la peine ? Quand on a faim, n'y a pas de mauvais pain ; mais notre jeune maîtresse, ça me fendait le cœur.

M^{me} DE CÉSANNE. Blanche — ah ! Mademoiselle, vous jouez de ces tours-là à votre grand'mère — je m'en vengerai. — Écoute, Marianne, je veux aller au chemin de fer, au-devant de Charles — avant qu'il arrive, — quelque chose me dit là qu'il ne peut tarder ; — nous pouvons sortir par la cuisine, n'est-ce pas ! je ne veux point que Blanche nous rencontre. — Ah ! d'abord — cette voiture, est-ce encore un mensonge ?

MARIANNE. Non, Madame. — Dieu merci, le marchand pour qui Mademoiselle travaille nous a payées ce matin : — elle a pu louer ce remise.

M^{me} DE CÉSANNE, *s'essuyant les yeux*. Tiens, viens vite, je sens que si Blanche arrivait, je ne pourrais m'empêcher de l'embrasser et de tout lui dire. (*Elles sortent par la porte de droite.*)

SCÈNE V.

BLANCHE, *seule*.

Personne ! ma Mère aura emmené Marianne. Tant mieux ! je vais pouvoir terminer cette broderie que l'on m'a confiée — heureusement, — car maintenant que ma bonne mère est rétablie, il va lui falloir tous les jours sa voiture ; — et puis elle est si charitable ! il faut qu'elle ait, comme par le passé, sa petite bourse pour les pauvres. (*Elle se met au travail.*) — Combien je bénis maintenant ces arts d'agrément que ma mère

m'a fait apprendre et qui me permettent, à mon tour, de lui payer ma dette. Sans la pensée de mon pauvre frère, je me trouverais presque heureuse ; — du moins, je n'entendrai plus parler de ce M. de Séligny. — Mais, étourdie que je suis, j'allais oublier de renouveler les fleurs de ma mère, le seul plaisir de la pauvre aveugle. (*Elle se lève et va au jardin.*)

SCÈNE VI.

M^{me} DE CÉSANNE, MARIANNE, puis JULIE, ADELE.

M^{me} DE CÉSANNE. Est-ce qu'elle ne serait pas encore rentrée ? — il me semble pourtant que mon cœur la devine.

MARIANNE. Si, Madame ; elle est au jardin.

M^{me} DE CÉSANNE. Chère enfant ! il faut la préparer à cette entrevue avec son frère, — quand je te disais qu'il arrivait ; — aussi, quelle a été mon émotion quand, au détour de la rue, il s'est jeté dans mes bras !

MARIANNE. Je crois bien, vous l'avez embrassé plus de vingt fois, avant de le laisser remonter dans sa chambre.

M^{me} DE CÉSANNE. Mais j'y pense, il a peut-être besoin de toi.

MARIANNE. Ah ! ben oui ! Dès que Justin a appris que son jeune maître était de retour, il a quitté sa nouvelle maîtresse... qui, du reste, ne le payait pas non plus. — Et Antoine aussi, qui s'est même permis d'amener la voiture. — Il n'y a que ces ingrates de... (*On voit entrer Julie et Adèle, toutes confuses.*)

M^{me} DE CÉSANNE. Je ne veux rien savoir... Conduis-moi jusqu'à la porte du jardin ; — je ne pourrai la voir, — mais elle me verra plus tôt.

MARIANNE, *après avoir conduit sa maîtresse, à Julie et à Adèle* : Ah ! vous voilà, vous autres !

JULIE. J'ai reçu une nouvelle lettre du pays, mam'selle.

MARIANNE, *souriant*. Et votre mère va mieux. — Et vous, Adèle ?

ADÈLE. Moi? — ah! dame, ce que vous m'avez dit m'a fait réfléchir que j'étais une pas grand'chose, et me v'là revenue.

MARIANNE. Vrai! vous ne savez rien? — eh bien, je suis si heureuse, que je vous aurais pardonné sans cela.

M^{me} DE CÉSANNE. Silence! Marianne, renvoie-les à leurs fourneaux et à leurs chambres; j'entends la voix de Blanche. (*Julie et Adèle sortent.*)

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

M^{me} DE CÉSANNE, MARIANNE,
BLANCHE.

BLANCHE, *qui entre en chantonnant.* Tiens, te voilà de retour (*elle l'embrasse*). — Pourquoi ne pas m'avertir, Marianne? j'étais en train de cueillir des fleurs nouvelles.

M^{me} DE CÉSANNE. Cela se trouve bien; — j'ai justement choisi, chez Mansard, deux grands beaux vases Japon.

BLANCHE, *bas et vivement à Marianne.* Comment, Marianne! tu lui as laissé faire cette folie — dans la position où nous nous trouvons. — (*Haut.*) Je croyais que tu étais allée chez M^{me} de Séligny.

M^{me} DE CÉSANNE. Pas du tout; j'ai réfléchi, en route, que je dois depuis longtemps une visite à M^{me} Desroches, la mère d'Edmond. Je me reproche de l'avoir un peu négligée; et comme elle t'aime beaucoup, je viens te prendre, pour que tu m'aides à obtenir mon pardon... à moins que tu n'aies promis à ta maîtresse de piano...

BLANCHE, *vivement.* Non, non.

M^{me} DE CÉSANNE. Est-ce possible, mam'selle Marianne?

MARIANNE, *à part.* Elle se venge. — Oui, Madame, c'est possible.

M^{me} DE CÉSANNE. Dans ce cas, prévenez Antoine.

MARIANNE, *criant de toutes ses forces.* Antoine!

BLANCHE, *riant.* Veux-tu bien te taire, folle! (*Elle reste stupéfaite en entendant la voix d'Antoine qui répond du dehors: Mam'selle Marianne!*) — Qu'est-ce que cela veut dire?

MARIANNE. La voiture de Madame! et prévenez Justin. (*On entend la voix de Justin qui répond en bougonnant: C'est bon — j'ai entendu.*)

BLANCHE, *à Marianne.* Mais m'expliqueras-tu un peu?...

MARIANNE. Regardez donc votre mère.

BLANCHE, *se jetant dans les bras de M^{me} de Césanne, qui la couvre de baisers.* Ah! pauvre mère, tu sais tout, — l'horrible vérité. — Mais, alors, Marianne, pourquoi cette voiture, Justin, Antoine?

M^{me} DE CÉSANNE. C'est qu'à ton tour, tu ne sais rien. — C'est toi qui es l'aveugle, ma pauvre enfant.

MARIANNE. Oui, Mademoiselle, Dieu a séché ce qu'il avait mouillé, — je vous le disais bien; — nous resommes riches, M. Edmond a gagné le procès — et pour de vrai, cette fois.

BLANCHE. Et mon frère? (*On entend une voix d'homme qui au dehors chante:*

Ma sœur, t'en souvient-il encore?...

(*Tombant à genoux près de sa mère.*) Oh! mon Dieu, je vous remercie.

M^{me} DE CÉSANNE, *après un instant de silence.* Chère fille, n'oublie pas que je t'attends pour aller chez M^{me} Desroches; — car je dois à son fils, à M. Edmond (*souriant*) au moins un remerciement.

MARIANNE. Ah! si j'osais...

M^{me} DE CÉSANNE. Parle, Marianne.

MARIANNE. Tenez, vous êtes une brave femme; — permettez-moi de vous embrasser.

M^{me} DE CÉSANNE, *l'embrassant.* Que veux-tu? je suis aveugle, mon enfant. — Il vous a fallu m'ouvrir les yeux.

MARIANNE, *à Blanche, qui lui serre la main.* Eh bien, mam'selle, quand je vous le disais... (*A M^{me} de Césanne.*) Pardon, madame, c'est encore un proverbe de campagne:

A BREBIS TONDUE DIEU MESURE LE VENT.

A. DUPEUTY.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

10^m^e ANNÉE.

LETTRE VIII.

A BLANCHE.

Mai 1854.

Sans aucun doute, d'ici à quelques mois, nous nous habillerons à l'orientale, car il n'est pas de magasin où l'on ne vous déploie des arabesques, des croissants, des palmes plus ou moins connues. Si Paris prend feu pour les modes turques, ce que je crois certain, nous porterons probablement de jolies babouches, petites ou grandes selon le pied; nous nous reposerons sur de gros coussins bien soufflés ou des divans attachés à la muraille; dans des tasses d'enfant nous offrirons, aux amies qui viendront nous visiter, dix ou douze fois du café en une heure, ou des confitures et des sorbets; et la Française, si active et si adroite, ne fera plus que des broderies d'or ou d'argent et des bouquets; nous habillerons les petits garçons avec de grands pantalons, et nous les coifferons d'un ample turban; nous leur permettrons la pipe. Les petites filles seront vêtues d'après les gravures qui nous arriveront de Constantinople; et les chapeaux qui, cette année, se sont transformés en véritables bonnets, disparaîtront pour laisser régner le voile enveloppant toute la personne, mais le voile bien transparent, car les Françaises s'habillent pour faire admirer leur toilette et leur bon goût.

En attendant que mes prophéties se réalisent, et je les crois aussi certaines que celles de Matthieu Laensberg, dont tu connais la réputation inattaquable, il serait mieux de nous occuper des modes nouvelles que des modes à venir.

Je crois te l'avoir dit, la forme des chapeaux a peu changé, mais les ornements sont variés : la blonde, la dentelle noire, les fleurs, les rubans, la paille lisse, le taffetas, la paille travaillée, le velours, la chenille, s'entremêlent, se quittent, se retrouvent on ne sait comment; mais, en général, on garnit le dessous du bavolet soit de fleurs, de barbes de dentelle, de nœuds de rubans recouverts de dentelles. Il y a des calottes en dentelle de paille, que l'on enjolive de fleurs ou de blonde; quelques capotes sont garnies de ruches de blonde, de rubans et de dentelle de paille, tout autour de la passe. La paille façonnée, la paille en bandes mêlée au crêpe et au

taffetas, sont très à la mode. La paille de riz a des calottes en taffetas ou en fleurs. Le violet est la couleur à la mode. Les ruches se font généralement de plusieurs nuances ; par exemple, violet clair et violet foncé ; ces ruches se font en toutes couleurs. On pose aussi sur les chapeaux de petites fançons de taffetas, brodées finement en paille ; les bavolets doivent être travaillés de même. Il n'est pas jusqu'au crêpe et même jusqu'à la blonde qui ne soient enjolivés de la même façon. Tout cet arrangement, qui est très-printanier, est très-funeste aux belles voilettes ; aussi les relègue-t-on dans les tiroirs, pour en acheter en tulle de soie brodé au crochet ; ces voilettes coûtent de 4 à 5 francs. Pour le matin, l'on porte encore de la paille mélangée, ombrée, chinée, écossaise ; l'on peut aussi employer une ancienne passe de paille d'Italie, avec un fond en taffetas, et faire entourer le tout d'une ruche de taffetas de deux nuances ; le dessus des passes, même celles des négligés, sont excessivement garnies. Les chapeaux de toilette pour dames sont ornés d'une blonde formant demi-voilette, relevant sur la passe et retombant de chaque côté. Regarde la gravure que je t'envoie.

Quant aux fleurs, ce sont, comme toujours, les fleurs printanières qui se montrent les premières : les violettes, le muguet, le réséda, les fleurs de pêcher ; plus tard viendront les guirlandes de fruits mélangés, qui produisent un si charmant effet sur la belle paille d'Italie. Il n'y a pas d'exigence pour les coiffures en cheveux : chaque femme se coiffe à sa figure, ce qui est une preuve de goût. L'on porte des bandeaux plats, ramenés en arrière à la *Grecque*. Des boucles *Régence* encadrant bien la figure ; elles sont plus ou moins nombreuses ; lorsque l'on n'en fait que trois, elles sont plus volumineuses et s'éloignent de la raie. Pour cette coiffure les cheveux sont courts et crépés, les boucles devant bien *plaquer* sur le front et les joues, et non pas descendre en tire-bouchons, comme les anglaises.

Les *confections* offrent aussi une grande variété. Le mantelet dont je t'ai envoyé le patron le mois dernier est simple et joli ; s'il ne te convient pas, tu peux choisir dans la liste suivante. Une écharpe en taffetas bordée d'un grand effilé, mi-soie et mi-chenille : l'on en fait aussi en tulle, avec petits velours noirs et ruche de ruban de couleur ; d'autres en taffetas, avec application de broderies de velours ; d'autres, garnis d'une chicorée de deux couleurs, noir et bleu, noir et vert, noir et violet. La garniture de ce dernier est un grand effilé, ou une dentelle. La pelisse n'est pas abandonnée, mais on la réserve pour les voyages, les promenades à la campa-

gues. Elle est généralement courte, ainsi que les autres confections de cette saison, les volants montant très-haut sur les jupes. Le talma, mais le talma petit, sorte de grand collet, se fait en taffetas de toutes couleurs. J'en ai vu moitié brodés au passé, moitié en paille, les dessins étaient fort légers. La garniture est un effilé long et épais, cousu sous un galon, recouvert d'un agrément en paille. Cette nouveauté est très-originale; mais il est à craindre que les mouchoirs, les cols, les dentelles, enfin toute la lingerie délicate, ne reçoivent de rudes atteintes du voisinage de la paille, et je ne connais pas de vraie toilette sans broderie ou dentelle. En résumé, tu peux choisir, cette année, entre la pelisse, le mantelet-écharpe, l'écharpe et le talma. Les ornements de ces vêtements varient à l'infini; ce sont : les effilés, la broderie, les rubans, la passementerie, la chenille, la dentelle, les galons, les ruches, les chicorées, les applications de velours. Les crêpes de l'Inde sont aussi très à la mode. Les broderies en sont lourdes et riches; aussi les trouve-t-on avec plaisir lorsque les journées ou les soirées sont fraîches. Malheureusement les franges, qui sont hautes et belles, ramassent çà et là des feuilles, des branches d'épines et s'accrochent à tous les buissons; mais chaque mode n'a-t-elle pas ses inconvénients? Les chapeaux et les manteaux brodés en paille éraillent nos mousselines; nos volants, qui balayent si élégamment l'asphalte de nos boulevards, occupent la majeure partie du temps d'une femme de chambre. Je te conseille de te précautionner d'une petite éponge sèche, pour faire enlever la poussière de tes robes, car la soie perd toujours à être brossée. Bien entendu, l'éponge ne s'emploie jamais humide.

En parlant volants, il faut bien arriver aux étoffes. Paris est bien riche cette année! L'on portera encore beaucoup de robes à dispositions et à volants, mais nos élégantes sont maintenant tout *ombrées*. Le taffetas bleu, gris, vert, lilas, se couvre de quatre volants ombrés, se rapportant au fond de la robe, mais dans des teintes différentes; par exemple le volant d'une robe vert d'eau est vert d'eau près des fronces, puis passe graduellement par toutes les nuances de verts, pour terminer par un nuage noir. En gris, cette nouveauté est fort élégante. D'autres étoffes ont leurs volants encadrés de bandes à tout petits carreaux de couleurs tranchantes; le fond de la robe est d'une nuance claire. Des volants pois noirs satinés sur fond bleu, ou vert ombré, tranchant sur une jupe grise, forment un ensemble très-agréable. Je ne dois pas non plus oublier les taffetas *sultanes* à maille-raies et à palmettes.

Les volants alternés seront aussi très en vogue cette saison; par exemple, une jupe gros-bleu sera recouverte de quatre volants, deux noirs et deux

bleus; les bleus auront des ornements noirs, les noirs des ornements bleus. Les écossais ombrés se porteront avec les corsages blancs; les baréges dessins turcs ou à palmes; les Pompadour, à volants de nuances alternées, à volants tissés dans l'étoffe, à volants à bandes écossaises; les grenadines imprimées, les mousselines de Chine nous permettront de braver les chaleurs, si Dieu nous en envoie, ce dont on pourrait douter en entendant le vent siffler avec tant de furie.

Comme étoffes du matin je dois citer le foulard écossais ou imprimé, les orléans, les poils-de-chèvre, les valenciens, les popelines moirées unies ou écossaises.

Les jupes sont toujours très-amples et très-longues, le bas doit former éventail; quelques couturières soutiennent la tête de chaque volant, à l'envers de la robe, par de grosses pailles de riz un peu larges; d'autres ne mettent cette paille que dans l'ourlet, ou doublent simplement la robe à la hauteur depuis l'ourlet jusqu'au tiers de la jupe, ou mettent une bande de crinoline dans le bas. Si nous continuons ainsi, il nous sera impossible de nous réunir quatre femmes dans une voiture, et pour faire une promenade quelconque, les femmes s'enverront le matin le *sommaire* de leur toilette, afin d'être sûres de trouver une place. Il me semble que les paniers avaient un avantage sur nos *falbalas* (comme l'on disait autrefois), c'est que les robes étaient tellement soutenues qu'elles n'étaient jamais chiffonnées.

Les corsages sont toujours à basques, il faut les porter selon sa taille, c'est-à-dire les ouvrir sur les hanches, s'il est nécessaire, les plisser ou les tuyauter si l'on manque un peu d'embonpoint. La gravure de modes de ce mois t'apporte deux toilettes dues au talent de M^{me} Fauvet. Les corsages sont tous les deux montants. La robe Pompadour a de jolies manches à volants ornés de petit ruban de taffetas et de flots de rubans étroits échelonnés sur la poitrine. Les manches plissées, dont on parle beaucoup, sont de larges pagodes, que l'on plisse jusqu'à la saignée et jusqu'au coude; le bas de la manche conserve son ampleur et forme volant. Le haut de la jupe de la robe doit être plissé comme la manche, ce qui n'empêche pas les basques. Une nouveauté que je ne puis encore expliquer clairement, parce que je ne l'ai pas vue, c'est la manche double, qui n'a besoin que d'un peu de chaleur pour être adoptée. Il paraît qu'à l'aide de cordons ou d'un léger fauil on attache, sous une manche courte ordinaire ou extraordinaire, une manche longue, que l'on retire à volonté, ce qui signifie que l'on reviendra à la mode des bras nus. Quant aux canezous, il est positif non-

seulement qu'on reprendra ceux de l'année dernière, mais encore qu'on en fera de nouveaux en étoffes épaisses, montants, ajustés, et à basques; en mousseline claire, festonnés ou ornés d'entre-deux de broderies de valenciennes; les tailles de ceux-ci seront rondes et auront des basques rapportées. Les robes de mousseline blanche à grands volants, à grandes dents (il me semble raconter le *Chaperon Rouge*, en parlant si grandement) feront de charmantes toilettes de cérémonie pour jeune fille. Tu trouveras, sur nos planches de broderies, des dessins pour ce genre d'ouvrage. Les cols deviennent plus larges de jour en jour : les lingères nous prédisent le col Mancini, espèce de pèlerine qui coûtera beaucoup de travail aux habiles, et beaucoup d'argent aux paresseuses. Si c'est le modèle que nous voyons sur les portraits d'Anne d'Autriche, il est joli et siéra bien aux cous ronds et potelés. Enfin, nous verrons !

Je te recommande mes applications sur verre ; avec un peu de patience tu obtiendras des résultats étourdissants : les fleurs, les oiseaux, les insectes produisent surtout un effet surprenant.

Lorsque je suis obligée de parler modes, je trouve la langue française bien pauvre, et je voudrais pouvoir inventer quelques nouvelles expressions, pour ne pas répéter, à chaque instant, le vocabulaire usité. Je rencontrai un jour une dame, qui, après les compliments d'usage, me dit : « Je viens de la promenade, j'y ai pris un plaisir extrême ; mais comme le jour prend son déclin, je me retire chez moi pour prendre l'air du feu ; je ne veux pas tarder, craignant de prendre un rhume. Et vous, quel parti prenez-vous ? — Vous le voyez, lui dis-je, je prends patience. » La morale de ceci, c'est que tu dois suivre mon exemple, si mes répétitions t'ont fatiguée.

Adieu. Si j'étais bien pénétrée de l'accomplissement de mes prédictions orientales, je te ferais un salut majestueux à la turque ; mais j'aime mieux profiter de nos usages parisiens, et t'embrasser avec tendresse. C. G.

OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

APPLICATION SUR VERRE.

Explication d'un porte-allumettes (n° 29).

L'application sur verre de papiers coloriés représentant des fleurs, des fruits, des animaux, des arabesques, des chinoiseries, etc., produit des ouvrages charmants. Je vais indiquer les

procédés du collage et du découpage; mais ce que je ne pourrais enseigner, c'est l'arrangement, le goût, qui doivent présider à cet ouvrage et qui décident de sa supériorité.

On prend généralement du papier gommé, connu dans le commerce sous le nom de papier à cartonnage (c'est avec ce papier que les confiseurs confectionnent leurs sacs, boîtes, etc.). On trouve tous les dessins désirables; on découpe avec des ciseaux fins tous les contours de ces dessins très-exactement, de manière à faire disparaître tout le fond; on met ces découpures dans une boîte au fur et à mesure, afin qu'elles ne s'écaillent pas. Lorsque l'on croit en avoir un nombre assez suffisant, on prend de la gomme en poudre dans un coquetier ou un petit verre, on la mélange avec un peu de miel, on ajoute la quantité d'eau nécessaire pour en faire une colle épaisse, que l'on tourne jusqu'à ce qu'elle soit délayée. On frotte l'intérieur du porte-allumettes avec un oignon coupé en deux (cette opération n'est pas indispensable, mais elle contribue à la solidité du collage); on prend un des morceaux découpés, on l'enduit de gomme, à l'endroit, du côté des dessins, et on le pose dans l'intérieur du vase, le mieux possible, en passant légèrement l'ongle sur les contours, afin que le papier soit bien adhérent au verre. On met aussi une couche de gomme à l'envers pour bien consolider, et on pose ainsi de suite les dessins le plus gracieusement ou le plus originalement possible. Lorsque tous les dessins sont collés et séchés, on fait peindre à l'huile l'intérieur du vase, on choisit la couleur de ce fond d'après les couleurs du papier découpé, et on cherche autant que possible à imiter les teintes de la porcelaine. Ainsi, le n° 29 représentant des arabesques d'un rose très-vif, tirant sur le rouge, doit être peint en gris tendre ou vert d'eau.

On fait des potiches de la forme des potiches chinoises, avec ou sans couvercles, des vide-poches, des suspensions de petit salon que l'on remplit de fleurs naturelles ou artificielles, de lierre; des assiettes, des plaques de portes, enfin des cache-pots. J'ai fait une suspension avec des oiseaux des Tropiques, des papillons, des scarabées, des feuilles longues et contournées, des fleurs bien déchiquetées; tout ce mélange a produit un joli effet. Je l'ai fait peindre en vert-pistache. Les petites fleurettes Pompadour entourées de nœuds, de guirlandes, de médaillons, d'arabesques, font très-bien sur un fond bleu tendre, comme celui des porcelaines de Sèvres.

J'ai indiqué le papier-carton comme le meilleur, mais on peut se servir de tous les beaux dessins coloriés; cependant le papier non gommé demande beaucoup plus de soin; d'abord il se déchire plus facilement et, si l'on n'y prend garde, les endroits coloriés, une fois mouillés, s'enlèvent facilement au moindre contact. Lorsque l'on colle de grands morceaux, comme un bouquet de feuilles, un oiseau à grandes ailes, il ne faut pas craindre de donner un coup de ciseaux soit dans la nervure d'une feuille, soit dans l'aile d'un oiseau. On réunit ces morceaux en les collant d'une manière imperceptible; mais ce coup de ciseaux facilite le collage dans des endroits un peu creux. Je ne donne, du reste, ce coup de ciseau que lorsque j'ai vu la place que je destine à la découpe. On peut encore humecter l'envers des grands morceaux avec une éponge humide, cette opération leur ôte toute raideur. On trouve le papier et les potiches chez M^{me} Helbronner.

Cet ouvrage est fort amusant, pas très-cher, produit un effet extraordinaire. Les maisons de campagne, ordinairement assez pauvres d'ornements de cheminées, peuvent être enjolivées à peu de frais avec des potiches, des cache-pots, etc., tels que je viens de les décrire.



Corbeille à ouvrage en laine et chenille.

Cette jolie fantaisie se fait sur carcasse de laiton à barreaux comme ceux d'une cage; elle est extrêmement facile à exécuter. Celle que nous devons à M^{me} Sophie Helbronner est en laine noire lamée d'or, et laine ponceau. Voici tout le travail de cette délicieuse nouveauté: sur les barres de laiton disposées ainsi, deux plus rapprochées et deux plus écartées, on passe dessus et dessous avec de la laine, ainsi que nous l'avons expliqué pour le porte-allumettes du mois de novembre, c'est-à-dire le travail de tresse d'un chausson de lisière. Les deux barreaux plus près l'un de l'autre sont indiqués sur la gravure par une ombre plus foncée; ces deux barreaux sont garnis en laine rouge, et forment ainsi une raie de cette couleur, assez étroite; les deux laitons suivants, plus écartés, se recouvrent par le même procédé, en passant dessus et dessous avec de la laine noire lamée d'or, qui vient se rattacher au bord de la raie rouge et forme, à son tour, une raie noire plus large et dont l'effet est merveilleux. Les bouclettes du haut de la corbeille, et les dents du bas, qui tiennent à la carcasse, se recouvrent avec de la laine pareille, en la tortillant autour du laiton; on peut aussi garnir avec de la chenille assortie, ce qui est plus riche et plus joli.



Corsage décolleté avec berthe pèlerine, pour enfant de 8 à 9 ans.

Ce corsage, demi-carré, peut également servir pour corsage de dessous ou pour robe; dans ce dernier cas, il est accompagné d'une berthe, fort à la mode et très-distinguée.

Le n° 1 est la moitié du devant du corsage, les deux pinces y sont indiquées. Ce devant est

légèr
un c
sem
moit
les l
mer
verte
qui
que
à la
cour

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

1.

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9.

10.

11.

12.

légèrement décolleté et taillé demi-carré, le haut se termine par un petit poignet. Le n° 2 est un côté du dos; sur l'épaule se trouve marquée la lettre A, qui doit venir rejoindre la lettre semblable indiquée à l'épaule, au morceau du devant n° 1. Le 5 est la basquine du dos par moitié; le milieu est indiqué, ainsi que l'endroit de la pince. Le 4 est la basquine du devant, les lettres E et C doivent rejoindre les lettres semblables du corsage. La basquine peut se fermer sur le côté ou se laisser ouverte, l'une et l'autre se portent; généralement on la laisse ouverte. Le n° 3 est la berthe, formant pèlerine-châle un peu décolletée; la lettre F indique le côté qui doit entourer le col, et correspond à la lettre pareille au milieu du dos du corsage, tandis que le bas de cette berthe s'arrondit sur le dos et forme pointe sur le devant, qui se termine à la lettre B et doit joindre la lettre E du devant du corsage. Le n° 6 est une petite manche courte; le haut en est indiqué.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Dessin d'écharpe sur mousseline, la broderie de ce dessin peut également se faire au plumetis et feston, ou tout au feston. 2. Dessin de taie d'oreiller cintrée, pour berceuse; on peut en supprimer la broderie et ne faire que le feston. Ce genre de taie d'oreiller fait partie de toutes les layettes. 3. Col mousquetaire, dessin très-riche, point de Venise, genre guipure. 4. Dessin assorti au col n° 3 pour manches, point de Venise. 5. Entre-deux assorti aux n°s 3 et 4, point de Venise. 6. Dessin assorti au col, donné en novembre 1853, pour manches, robes d'enfant, pantalons, etc. 7. Broderie mignonette, petite grecque, pour poignets de chemise d'enfant, petit corsage, poignets de chemises de femme. 8. Mouchoir au plumetis, dessin fleuri, pois baguette, brides à l'échelle. Ce mouchoir doit se garnir d'une dentelle. | <ol style="list-style-type: none"> 9. Entre-deux feston, point de Venise; les rosettes doivent se faire au plumetis. 10. Devant de corset, plastron de fichu pour robe ouverte, broderie au plumetis, pois ou œillets. 11. Dessin assorti au plastron pour chemise, chemisette, camisole, pantalon d'enfant, plumetis, feston point de rose. 12. Entre-deux assorti aux n°s 10 et 11, plumetis. Pois ou œillets. 13. Petit dessin mignonette pour enfant, robe de dessous, chemise, brassière; poignet de chemise de femme. 14. Petite grecque pour entre-deux de fichu d'enfant, poignet de robe de dessous, brassière, poignet de chemise, plumetis. 15. <i>Blanche</i>. Plumetis simple. 16. <i>Rose</i>. Plumetis à griffes. 17. <i>K</i>. Plumetis orné. 18. <i>M. S.</i> Gothiques fleuries. 19. <i>E. T.</i> Plumetis. 20. <i>E. G.</i> Feston point de rose, broderie en couleur sur mouchoir à vignette. |
|---|---|



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

- | | |
|---|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Patron de robe d'enfant avec berthe, moitié du devant. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) 2. La moitié du dos. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) 3. Berthe moitié. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) 4. Basquine du devant. (<i>Voir aux Ouvrages.</i>) 5. Basquine du dos. 6. Manche courte de la robe d'enfant. (<i>Voir aux ouvrages.</i>) 7. Dessin de la manche de l'aube donnée dans le mois d'avril, broderie, feston, point de Venise. 8. Mouchoir, dessin chinois, feston et plumetis. 9. Entre-deux pour manches, camisoles, chemises, objets d'enfants, etc. 10. Petit dessin pour chemises ou autres objets d'enfants. 11. Ecusson au plumetis, initiales F. C. 12. P. B. Broderie anglaise. | <ol style="list-style-type: none"> 13. L. P. Enlacées plumetis. 14. V. S. Lettres gothiques, avec couronne de comte; le milieu des lettres se fait mat, en coton blanc et au plumetis; le tour doit être un cordonnet de coton de couleur. 15. V. C. Plumetis, œillets et pois. 16. E. B. Plumetis fleuri, point de dentelle dans l'intérieur des rosettes. 17. N. J. Chiffres d'église, plumetis très-riche. 18. A. R. Plumetis fleuri pensez-à-moi, œillets points de dentelle. 19. <i>Sydonie</i>. Plumetis orné. 20. <i>Théophanie</i>. Plumetis riche, point d'armes. 21. M. R. Plumetis et feston point de rose; on peut le faire tout au feston. 22. N. S. Plumetis à griffes, petits œillets. 23. M. L. Plumetis, petits jours. |
|---|--|

24. Léontine. Plumetis.
 25. Ophélie. Plumetis pois.
 26. Joséphine. Plumetis.
 27. E. M. Marque pour linge de table.

28. Corbeille à ouvrage en laine lamée.
 (Voir aux Ouvrages.)
 29. Potiche, imitation de porcelaine de
 Chine. (Voir aux Ouvrages.)

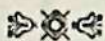


Explication de la gravure de modes.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. Robe de taffetas gris *mode* à dispositions, raies satinées, corsage à basques orné de boutons grelot.

TOILETTE DE VISITE. Capote crin et paille lisse. Robe de taffetas Pompadour; corsage montant à basques, orné de volants garnis de rubans plissés et de flots de rubans; jupe à trois volants ornés comme le corsage. Col et manches d'application d'Angleterre. Châle de dentelle noire. (*Toilette de la maison Fauvet.*)

COSTUME DE PETITE FILLE. Capote de taffetas blanc, avec dessous en blonde. Costume Breton composé d'un corsage blanc à basques recouvert d'une petite veste ouverte sur la poitrine et également à basques. La garniture est à plis crevés. La jupe, ainsi que la veste, est ornée de rubans moirés écossais. (*Toilette de la maison de l'Éclair.*)

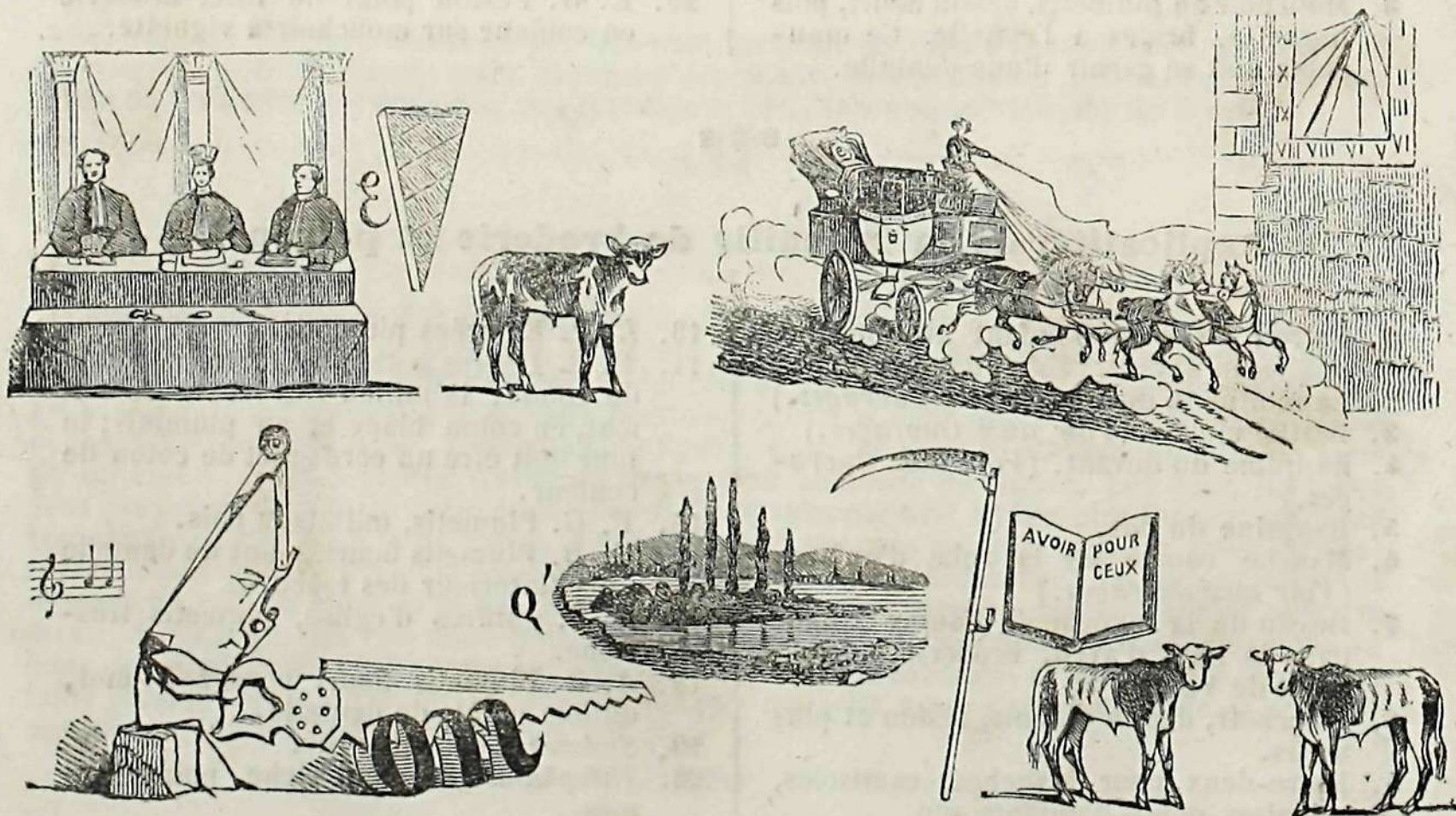


Explication du Rébus du mois d'Avril.

Les lumières du cœur l'emportent sur celles de la raison.



RÉBUS.



JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer, Batignolles,
 Boulevard extérieur de Paris.



Paris, 1855

Imp. de Dugon, 63 - Calande Paris

1. L'Espresso, 25 Mai 1855

MAGASIN DES DEMOISELLES

Francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (fac-simile) 2 sépias, 7 albums de musique, 2 gravures sur acier, 14
œuvres de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 1200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons. Ouvrages à laiguille
à tricôt, crochet, ouvrages nouveaux, rebuts illustrés, planche crochet couleur bleue, planche de petits ouvrages, fantaisie or ou argent

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte

PARIS